

La chouette et Athéna

Claude Meillier

Résumé

La chouette d'Athéna est l'Oiseau connu en France sous le nom de chevêche (*Athena Noctua*). L'observation de cet animal permet de comprendre certains de ses rapports avec la déesse Athéna Ergane, qu'E. Pottier, B. C. H., 32 (1908), 524-548, avait établis. De plus, la chouette, tout en étant un animal crépusculaire, peut fort bien sortir de jour et devenir familière. Cela nous est confirmé par quelques textes anciens (Aristophane, *Guêpes*, 1085-1086 ; Diodore, XX, 11 ; Plutarque, *Thémistocle*, 12, 1). — On ne connaît pas d'oiseau plus anciennement consacré à Athéna. Les légendes concernant l'hostilité de la déesse à la corneille paraissent développer les croyances des Grecs sur une prétendue hostilité entre les chouettes et les corneilles. Le texte d'Ovide, *Métamorphoses*, II, 559- 632, fait de la corneille l'oiseau primitivement consacré à Athéna ; mais le texte de l'Hécalé de Callimaque, fr. 260 Pfeiffer, qui en est la source, ne paraît pas avoir contenu ce détail. — Analyse de quelques mots grecs désignant ou pouvant désigner la chouette. Outre le mot *γλαυξ*, nom générique des rapaces nocturnes, qui a désigné une espèce particulière, les seuls autres noms seraient *κικυμῳίς*, attesté chez Callimaque (fr. 608 Pfeiffer), *κικκάβη*, *κίκυβος* et *κίκυμος*. Les mots *χαλκίς* et *κύμινδις* (*Odyssée*, XV, 290-291) semblent n'avoir désigné qu'un oiseau mythique. Mais, dans une partie de la tradition grecque, la *κύμινδις* est assimilée à la *γλαυξ*.

Citer ce document / Cite this document :

Meillier Claude. La chouette et Athéna. In: *Revue des Études Anciennes*. Tome 72, 1970, n°1-2. pp. 5-30;

doi : <https://doi.org/10.3406/rea.1970.3860>

https://www.persee.fr/doc/rea_0035-2004_1970_num_72_1_3860

Fichier pdf généré le 22/04/2018

LA CHOUETTE ET ATHÉNA¹

I

On n'interprète plus guère aujourd'hui l'Athéna Glaucopis homérique comme la déesse-chouette², mais plutôt comme la déesse aux yeux bleu clair, ce qui revient à dire la déesse au regard terrible. P. Chantraine, dans une étude récente sur le mot γλαυκός, attesté dès le mycénien *ka-ra-u-ko*³, a bien montré qu'il désigne une couleur pâle, le gris ou le bleu clair ; γλαυκῶπις, formé comme βοῶπις et comme γοργῶπις, a des rapports plus probables avec γλαυκός qu'avec γλαῦξ. Du reste on ne trouve pas une seule fois le mot γλαῦξ dans les poèmes homériques, alors que γλαυκῶπις est couramment employé, et que nombre d'oiseaux sont désignés dans l'épopée ; par ailleurs Athéna se métamorphose, comme d'autres divinités, en diverses espèces d'oiseaux⁴, sans qu'une espèce plutôt qu'une autre appartienne en propre à tel ou tel dieu ; seul, Zeus a en propre l'aigle en raison de sa suprématie (*Iliade*, VIII, 247, et la scholie ; cf. Callimaque, fr. 519 Pfeiffer). La liste des métamorphoses d'Athéna en oiseau est facile à dresser ; on connaît la plus célèbre : la déesse observant le massacre des prétendants sous la forme d'une hirondelle (*Odyssée*, XXII, 240)⁵ ; ajoutons à cette liste que dans le chant X de l'*Iliade*,

1. En dehors des ouvrages généraux, la documentation principale se trouve dans P. Chantraine, *Grec γλαυκός, Γλαῦκος et mycénien « karauko »*, *Mélanges Carcopino*, 1966, p. 193-203 ; E. Pottier, *La chouette d'Athéna*, *B. C. H.*, 32 (1908), p. 524-548 ; M. Wellmann, article *Eule*, *R. E.* VI (1909), col. 4064 sq. ; A. W. Thompson, *A Glossary of Greek birds*.

2. Pour M. Leumann, *Homérische Wörter*, Bâle, 1950, p. 149, 154, la glaucopis est « la déesse aux yeux ou au visage de chouette » ; Séchan et Lévêque, *Les grandes divinités de la Grèce*, Paris, 1966, p. 346 et n. 91, rappellent l'interprétation, mais sont moins affirmatifs.

3. Tablette de Pylos, Ventris-Chadwick, *Documents...*, p. 491 ; cf. L. Bechtel, *Glotta*, 1963. On rencontre même le mot γλαυκοχρίτης, « aux cheveux gris ou blancs ».

4. L'approche d'un dieu se remarque quelquefois à un battement d'ailes : Aristophane, *Oiseaux*, 1157 : « On entend tout près un bruit d'ailes, comme celui d'un dieu qui plane dans l'air. » Il y a dans la religion grecque de nombreuses traces d'un ancien culte des oiseaux (Weicker, *Der Seelenvogel*, 1902, p. 335 sq.), mais elles n'ont plus très souvent la signification et la valeur d'un culte, faut-il bien préciser.

5. *Iliade* V, 778, Héra et Athéna en colombes ; VII, 58-59, Apollon et Athéna en vautours ; XIX, 350, Athéna sous forme d'un oiseau non précisé ; *Odyssée* I, 319-320 ; III, 372, orfraie.

vers 274, Athéna, pour secourir Ulysse et Diomède, leur envoie un héron, et cela, de nuit. Déesse au regard terrible et inquiétant, comme peut l'être celui des yeux bleu clair (qui passent pour être maléfiques)¹, Athéna l'est aussi dans d'autres légendes, extérieures au cycle épique homérique, et même dans certains cultes ; à Argos elle est honorée sous le nom d'Oxyderkès (au regard perçant) ; Callimaque, qui la célèbre dans l'*Hymne V*, illustre sa puissance par la légende thébaine de Tirésias, aveuglé par Athéna pour l'avoir vue nue au bain².

Les rapports les mieux connus entre Athéna et la chouette sont relativement tardifs et sont essentiellement athéniens ; ils ne remontent pas avant le vi^e siècle, à l'époque d'Hippias. Nous les connaissons par les monnaies : on a cru longtemps que l'emblème de la chouette apparaissait dès le temps de Pisistrate ou même de Solon, mais il faut s'en tenir à une date plus basse³. Toujours est-il que l'emblème de la chouette a pu surprendre certains érudits. E. Pottier s'était interrogé sur ce problème, en se demandant pourquoi cet « oiseau nocturne », « craintif et peu familier », avait pu être associé à la grande déesse du jour, la déesse Poliade, guerrière, dont la plupart des traits sont déjà définis chez Homère (en particulier, *Iliade*, II, 166-172). Il a montré qu'un rapport s'est établi entre l'Athéna guerrière, divinité Poliade d'Athènes, et l'Athéna Ergané, divinité des fileuses et plus généralement des artisans. On n'ignorait pas chez Homère les rapports entre Athéna et le travail de la laine, mais sans mention aucune à la chouette⁴. Or des représentations de la chouette sur des pesons

1. Cf. Chantraine, au sujet de Platon, *Phédre*, 253 d-e et d'autres exemples.

2. ἀεὶ καλὸν ὄμμα τὸ τήνας, « son œil est toujours beau », dit le poète, ce qui ne souligne que mieux son caractère dangereux dans la légende de Tirésias. Sur l'Athéna Oxyderkès, Vollgraff, *Le sanctuaire d'Apollon pythéen à Argos*, Études péloponnésiques, I, B. E. F. A. (1956) ; cf. l'épithète ὄβριμοδερχῆς chez Bacchylide, XV (XVI), 20 ; voir les remarques intéressantes de K. J. Mc Kay, *The Poet at Play, Callimachus, the Bath of Pallas, Mnemosyne*, suppl. 6 (1962), p. 28-31.

3. Selon E. Pottier, ce serait à l'époque de Pisistrate que la chouette accompagne Athéna sur les monnaies. Mais la chronologie des monnaies athéniennes a été revue depuis ; cf. p. 8. La chouette était-elle représentée sur l'Athéna de Phidias ? Elle l'était en tout cas sur celle de l'Athéna Archégétis, dans la main gauche (scholie à Aristophane, *Oiseaux* 515 : « Zeus... est debout un aigle sur la tête, en tant que roi, sa fille, une chouette, et Apollon, comme serviteur, un épervier »).

4. *Iliade*, IX, 390 : ἔργα δ' Ἀθηναίη γλαυκῶπιδι ἰσοφαρίζοι « serait-elle égale à Athéna glaucopis pour les travaux [des femmes] » ; Hésiode, *Travaux*, 63-64 : αὐτὰρ Ἀθήνην / ἔργα διδάσσει, πολυδαίδαλον ἰστὸν ὑφαίνειν. « Quant à Athéna, elle lui apprendra [à Pandore] les travaux des femmes, le tissage sur le métier richement décoré. » Le culte de l'Ergané était ancien (Pausanias, I, 24, 3, et Frazer sur ce texte) ; en plus de l'étude d'E. Pottier, on trouve de précieuses indications chez H. Perdrizet, *Mélanges Perrot*, Paris, 1903, p. 259-267. Le nom de la déesse est attesté en delphique sous la forme Φαργανα ;

Illustration non autorisée à la diffusion

a



b

**CHOUETTES FILANT LA LAINE SORTANT D'UN
CALATHOS (PESONS DE TERRE CUITE D'ITALIE
DU SUD)**

Échelle 1/1.

- a.* - MUSÉE DU LOUVRE (copyright Musée du Louvre).
b. - ASHMOLEAN MUSEUM (copyright Ashmolean Museum).

de métier à tisser d'origine corinthienne, datant du VII^e siècle, appuient l'hypothèse de Pottier¹. Qu'il s'agisse bien de pesons, ou d'offrandes en forme de peson, il n'y a pas à en douter, si l'on compare ces objets aux représentations des ateliers de fileuses sur les peintures de vases². Le mot technique pour désigner ces pesons était *λαιά* (Aristote, *Gen. An.*, 717 a 35), ou *ἀγνῶες* (Plutarque, *Moralia* 156 b et *Pollux*, 7, 36)³. L'un de ces pesons corinthiens montre en particulier une chouette dotée de bras et filant la laine qui sort d'un calathos (pl. I, a)⁴. A n'en pas douter l'Athéna Ergané devait être en rapport avec la chouette. Cet oiseau n'était pas rare à Athènes ; on connaît le proverbe : « amener des chouettes à Athènes⁵ ». Chez Aristophane (*Lysistrata*, 760-761), une des femmes qui se trouvent à l'Acropole se plaint de n'avoir pu dormir à cause des cris des chouettes. Selon E. Pottier, c'est lors de l'œuvre unificatrice de Solon et surtout de Pisistrate que l'Athéna Poliade de l'Acropole aurait assimilé les attributs épars des autres cultes d'Athéna, en particulier celui de la chouette. Cette œuvre unificatrice ne se fit pas sans une importance plus grande prise par le *dèmos*⁶ : artisans, tisserands, etc... y eurent leur part ; ils avaient leurs divinités propres, Héphaïstos et Athéna Ergané, liées dans la légende d'Érichthonios, à laquelle on donna pour signification la preuve de l'autochtonie des Athéniens⁷. On pourrait se demander aussi, l'activité artisanale se

cf. Perdrizet, et Schwyzzer, *Dialectorum Graecorum exempla epigraphica potiora*, 1923, 319 [1] et *Griechische Grammatik*², I, p. 274. La forme la plus répandue est *ἐργάνη* ou *ἐργάνᾱ* ; mais on trouve également *ὄργάνη* attesté à Thasos, *B. G. H.*, 52 (1928), p. 52, au V^e siècle. On ne peut dire si une des formes est plus ancienne que l'autre, les adjectifs en *-ωνος* étant dérivés de racines au degré e, o, ou zéro (Chantraine, *Formation des noms*, p. 274). La variété des témoignages indique que le culte de l'Ergané était très répandu ; il restera vivant pendant toute la Grécité.

1. E. Pottier, planche VII.

2. Un lécythe à figures noires du Metropolitan Museum de New-York montre nettement les pesons d'un métier à tisser ; voir reproduction de ce vase dans F. Chauoux, *Civilisation grecque*, figure 142.

3. Sur le vocabulaire du tissage, qui n'est généralement pas d'origine grecque, Chantraine, *Formation des noms*, p. 366. Le vocabulaire paraît être d'origine préhellénique le plus souvent ; on est en droit de penser que le culte de l'Ergané existait à une époque très reculée.

4. E. Pottier a signalé aussi la terre cuite de Tarente, représentant exactement le même sujet ; Perdrizet (*Mélanges Perrot*, p. 264-265 et figure 4) interprétait cette terre cuite comme une dédicace ; cependant il s'agit manifestement d'un peson. Cf. pl. I, b.

5. *Paroem. Graeci*, II, 345 ; cf. *Oiseaux*, 301 : « Qui apporte des chouettes à Athènes? »

6. Sur Solon, en dernier lieu, avec une bibliographie riche et une bonne présentation des problèmes du *dèmos* : G. Ferrara, *La politica di Solone*, Naples, 1964.

7. Séchan et Lévêque, p. 326 ; les Anciens rapprochaient le nom d'Érichthonios de celui de la laine (*ἔριον*) et proposaient aussi diverses étymologies ; la plus vraisemblable est celle qui fait d'Érichthonios le « Très chthonien ». Mais le détail de la laine, qui met en rapport le héros et Athéna Ergané, a une grande importance dans le mythe ; cf. *infra*.

développant alors à l'échelon local, puis, sous Hippias, à l'échelon international, si le choix de la chouette comme symbole monétaire ne s'imposait pas : la circulation de la monnaie était d'une importance vitale pour les artisans devant acheter leurs matières premières et vendre leurs produits finis. Mais nous sortons là du sujet, qui, on peut le voir, pose une série de problèmes complexes¹.

Avec l'hypothèse intelligente d'E. Pottier et l'analyse philologique minutieuse de P. Chantraine, la question pourrait être considérée comme close, si ce n'est que l'éclairage donné par E. Pottier dans son interprétation des faits n'est pas entièrement satisfaisant. « Oiseau nocturne et solitaire », « fuyant la compagnie des hommes », ainsi considère-t-il la chouette ; aussi, selon lui, la chouette de l'Athéna Ergané serait un symbole prophylactique, chose possible : les documents crétois et mycéniens, comme il l'indique, attestent qu'un certain nombre d'oiseaux avaient cette fonction. On connaît aussi les représentations de déesses-oiseaux ; mais il faut avouer qu'il est quelquefois bien difficile d'identifier les espèces, et à plus forte raison les divinités. Le rapprochement fait par E. Pottier avec ces oiseaux prophylactiques viendrait même plutôt infirmer sa thèse que la renforcer : la chouette, ou tout autre oiseau, volant dans les airs, rappelle plus les évocations homériques d'épiphanie divine dans un monde guerrier que cette chouette modestement représentée sur les pesons d'un métier à tisser. Il faut donc quitter un moment le terrain de la philologie et de l'archéologie pour s'interroger sur les réalités elles-mêmes, et pour savoir ce qu'était (et ce qu'est encore) la chouette athénienne. On pourra ensuite rejoindre ce terrain avec plus de certitude et même aller plus loin dans l'analyse des documents anciens.

1. Sur les problèmes de la monnaie à Athènes, on connaît les thèses de C. T. Seltman, *Athens, its History and Coinage before the Persian Invasion* (1924) ; cf. V. Ehrenberg, *Athenian Coinage, Historische Zeitschrift*, 135 (1926), repris dans *Aspects of the Ancient World* (1946), p. 105-115. La chronologie des monnaies à la chouette a été rectifiée depuis ces études ; voir en particulier W. P. Wallace, *The Early Coinages of Athens and Euboea, Numismatic Chronicle* (London), 1962, p. 23-42 ; C. M. Kraay, *The Early Coinage of Athens, a reply, Ibid.*, p. 417-423 ; et J. R. Jones, *The Coinage Reform of Hippias, Numismatic Circular* 72 (1964), p. 165 ; claire présentation du monnayage athénien par C. M. Kraay, *Coins of Ancient Athens, Minerva Numismatic Handbooks n° 2, New Castle/Tyne* (1968). C'est Hippias qui, entre 527 et 510, remplace les « Wappennünzen » par les monnaies à la chouette. A remarquer que la chouette (quelquefois même le couple de chouettes) est toujours associée à l'Athéna guerrière, ce qui n'exclut pas l'origine du symbole dans le culte de l'Ergané. Je remercie M. G. Le Rider des indications qu'il m'a aimablement fournies dans ce domaine.

La chouette d'Athènes, dont nous avons un grand nombre de représentations précises¹, est identifiée de façon sûre avec l'oiseau qu'on appelle exactement, non la chouette, mais la chevêche ou chevêchette ; notons que bien souvent on a tendance dans toutes les langues à donner un nom générique assez vague à toute une série d'espèces offrant plus ou moins de ressemblance entre elles : le français « chouette » et « hibou », le provençal « machoto », qui désigne à la fois la chouette et le hibou (« lo machotalo » désignant l'ensemble des oiseaux nocturnes), l'anglais « owl », l'allemand « Eule » et « Kauz ». La chevêche est répandue dans toute l'Europe, en Afrique et en Asie ; les savants lui ont justement donné le nom d'*Athene noctua*². Mais ce qui est remarquable chez cet animal de petite taille, c'est qu'il est à peine un oiseau nocturne, que, s'il est craintif, il ne l'est ni plus ni moins que beaucoup d'autres oiseaux, peut-être moins que d'autres, car on peut assez facilement l'approcher et même l'appivoiser ; les Anciens ne l'ignoraient pas ; on nous dit dans la *Souda* que les enfants attrapaient les chouettes (cf. Callimaque, fr. 326 Pfeiffer)³. Je connais une expérience récente de chouette apprivoisée ; il s'agissait d'une jeune chevêche, au plumage encore blanc, tombée du nid à la suite d'un orage ; elle grandit avec ses protecteurs en compagnie d'enfants et même d'un chien. Les observations faites sur son comportement peuvent être contrôlées chez les naturalistes les plus sérieux. Cette chevêche que j'ai connue sortait volontiers le jour, se posait sur la tête, l'épaule ou même la main, aimant les perchoirs, poteaux, etc..., qui lui servaient de points d'observation. Nous voici bien loin de l'image de la

1. Cf. O. Keller, *Tier- und Pflanzenbilder auf Münzen und Gemmen*, p. 31 et pl. V. Plus particulièrement sur la représentation de chouettes dans l'art grec : F. Brommer, *Eine frühattische Amphora mit Greifen*, *Jahrbuch der Berliner Museen*, IV, 1962, p. 1-16.

2. Je tiens à remercier ici les membres de ma famille, les amis et les collègues naturalistes, qui ont bien voulu compléter et éclairer mes observations. On trouvera rapidement des renseignements dans divers dictionnaires des oiseaux et dans le livre de P. Gérardet sur les *Rapaces*. Mais les observations sont loin d'être terminées et la curiosité des savants et des amoureux des oiseaux apporte toujours quelque chose de nouveau. En U. R. S. S., où la protection de la nature est plus avancée et mieux organisée à l'échelon national que dans bien d'autres pays, on a remarqué que la chouette s'installe souvent dans les maisons, dans les trous d'arbres et même dans les terriers des rongeurs. Elle est facile à attirer dans les agglomérations et dans les bandes forestières. Elle se nourrit principalement de gros insectes et de rongeurs ; cf. G. Blagosklonov, *Guide de la protection des oiseaux*, éditions de Moscou M. I. R., 1968 (en français). Quant aux oiseaux nocturnes en général, le nom qu'on leur donne prête à confusion et celui de « crépusculaires » est plus exact. Mais, parmi eux, la chouette est le seul oiseau à sortir également le jour.

3. « Quand ils prennent des chouettes, les enfants les font tourner ; la chouette, qui ne voit pas le jour, a l'air de danser. »

chouette qu'on se fait habituellement et que Pottier avait acceptée. Du reste, en regardant de près quelques textes anciens, on voit que certaines habitudes de cet animal ne paraissaient pas étranges aux Grecs : ἀπὸ θράνω λέλακα γλαύξ, « j'ai bavardé du haut du toit comme une chouette » (Alcman, *Parthénée*, 86 sq. Page); le poète ne s'étonne pas de trouver une chouette si près de la société des hommes; de plus la scène semble se dérouler au petit matin. Si les chouettes étaient si nombreuses qu'on le dit à Athènes, elles ne devaient pas manquer non plus d'être quelquefois familières. On connaît l'anecdote rapportée par Plutarque sur la bataille de Salamine (*Thémistocle*, 12, 1) : γλαῦκα δ' ὀφθῆναι διαπετομένην ἐπὶ δεξιᾶς τῶν νεῶν καὶ τοῖς καρχησίοις ἐπικαθίζουσιν « (on vit) une chouette voler du côté droit de la flotte et se poser au sommet du mât du navire ». Cette scène ne se déroule pas la nuit. L'anecdote, sans doute légendaire, est reprise par Aristophane dans les *Guêpes*, 1085-1086 :

Ἄλλ' ὁμῶς ἐωσάμεθα σὺν θεοῖς πρὸς ἑσπέραν ·
γλαῦξ γὰρ ἡμῖν πρὶν μάχεσθαι τὸν στρατὸν διέπτετο.

« Cependant nous les repoussâmes avec l'aide des dieux, vers le soir : une chouette, avant le combat, avait traversé notre armée de son vol. »

La précision donnée par Aristophane indique bien que la chouette a été aperçue le jour. On connaît aussi le stratagème d'Agathoclès, qui, pour renforcer le moral de ses troupes, fit lâcher des chouettes qu'il avait soigneusement préparées. Les soldats, qui voyaient les chouettes voler à travers l'armée et se poser sur leurs armes, crurent à un présage favorable d'Athéna et reprirent courage (Diodore, XX, 11)¹. Chez Aristophane (*Oiseaux*, 589) on expédie, de jour encore, une compagnie (λόχος) de chouettes et de crécerelles pour débarrasser le pays des saute-relles. Ce n'est peut-être pas simplement un trait d'invention poétique. Enfin on sait que les oiseleurs (Aristote, *H. A.*, 609 a) utilisaient des chouettes pour attraper les petits oiseaux, type de chasse qu'on a pratiqué en France également (cf. le provençal

1. L'aventure arrivée à Pyrrhus, selon Élien (*N. A.*, X, 37), rappelle l'anecdote d'Agathoclès. Une chouette s'était posée sur lui, alors qu'il s'approchait d'Argos pendant la nuit. Il trouva une mort peu glorieuse à la suite de ce fait : une femme d'Argos lui jeta une tuile sur la tête du haut d'un toit. C'est que la chouette était souvent considérée comme un oiseau de mauvais augure quand elle se posait sur quelqu'un. Mais on croyait le contraire dans certaines cités, notamment à Athènes.

« machoutié » ou « choutaire », qui désigne l'oiseleur qui chasse avec une chouette).

Que la chouette pût ainsi sortir de jour pour hanter la société des hommes n'a rien d'étonnant, si l'on songe à ce qu'étaient les villes grecques, qui ressemblaient plus à nos gros villages du Nord ou aux bourgs du Centre qu'à des agglomérations urbaines, si réduites soient-elles. Les oiseaux y trouvaient des conditions de vie plus favorables. Ainsi Callimaque peut-il évoquer tout naturellement la présence de corbeaux sur les toits d'une ville qui peut être Cyrène ou Alexandrie, cités pourtant importantes dans l'Antiquité (fr. 393 Pfeiffer = Gow, *Hell. Epigr.*, 64)¹.

La chevêche présente enfin une autre particularité : avide d'insectes et de petits rongeurs, elle a l'habitude de ramasser tout ce qu'elle peut trouver de laine ou de poils duveteux ; elle recherche les animaux qui peuvent lui en procurer, les moutons en particulier. De ces poils et bouts de laine elle fait ce qu'on appelle une « pelote » ; cette habitude, qu'ont d'autres oiseaux, lui sert à enrober les petits os coupants ou aigus des rongeurs dont elle se nourrit. Celle que j'ai connue s'acharnait obstinément sur le tapis du salon. C'est ce dernier détail qui permet de mieux comprendre la représentation de chouettes sur les pesons de métier à tisser, surtout les représentations de chouettes filant la laine sortant d'un calathos. L'artiste s'est inspiré d'une réalité familière en y ajoutant ce que l'imagination des hommes développe de façon mythique à partir d'images concrètes qui l'ont frappée. Il devait y avoir nombre de chouettes près des ateliers de tissage, pour deux raisons : d'abord à cause de la présence d'insectes et de petits rongeurs attirés par la laine, ensuite à cause de la laine qu'elles y trouvaient en abondance. Il n'est donc pas besoin de voir dans la chouette d'Athéna Ergané un oiseau prophylactique comparable à ceux des documents crétois et mycéniens. Elle avait un caractère prophylactique immédiat et réel. C'est la raison la plus probable qui fit d'elle l'oiseau de cette déesse, peut-être à l'imitation des schémas existants : c'est seulement en ce sens qu'on peut la rattacher aux figurations d'oiseaux volant autour de divinités chez Homère et dans les documents plus anciens.

Cette observation zoologique complète et confirme l'hypothèse

1. Aristote, *H. A.* 617 b 13, classe le corbeau parmi les oiseaux qui hantent les villes

d'E. Pottier, en la rectifiant sur certains points. On ne dira plus que la chouette est un oiseau « nocturne et solitaire » ; elle en a pourtant la réputation, elle l'avait déjà dans l'antiquité, et ce préjugé ne fera que se renforcer avec le Moyen Age chrétien : complexité de l'observation humaine à toutes les époques, qui mêle le vrai et le faux, le détail exact et l'invention mythique ; la tradition littéraire, surtout poétique, fait de la chouette, même athénienne, un oiseau nocturne. Cela ne résout pas le problème complexe de l'annexion par l'Athéna de l'Acropole du symbole de l'Athéna Ergané dans les conditions de l'évolution politique de la fin du VII^e siècle et du début du VI^e siècle à Athènes : ressemblance des mots *glaux* et *glaucopis* (Eustathe voyait là un rapprochement fortuit de sonorités)¹, regard de la chouette que l'on peut comparer à celui de toutes les Athéna, utilisation enfin du mythe d'Érichthonios, né d'Héphaistos et de la Terre, pour consolider l'unité athénienne : Athéna, résistant au viol que voulait lui faire subir Héphaistos, essuya la semence du dieu qui souillait sa jambe avec un bout de *laine* qu'elle jeta sur le sol ; de cette semence la Terre fit naître Érichthonios ; c'est à cette époque que les corneilles, oiseaux hostiles aux chouettes, furent chassées de l'Acropole, la chouette demeurant consacrée à Athéna. Toutes ces raisons ont pu jouer : images et réalités politiques (dans leur expression religieuse) sont inséparables d'une évolution historique. Tel a dû être le cas de la chouette d'Athéna².

II

Dans le mythe athénien d'Érichthonios³, qui faisait partie de l'imagerie nationale, on voit apparaître le détail caractéristique

1. P. 33 : Καὶ ἵνα μὴ πολλαῖς ὁμοίαις ἐπεξιόντες περιττὰ σοφίζομεθα, οὕτω καὶ ἡ γλαῦξ οἰκεῖον τῇ ἀθρητικῇ Ἀθηνᾷ διὰ τὴν πρὸς τὸ ἀθρεῖν τοῦ γλαύσσειν ταύ-
τότητά. « Et, pour ne pas développer en subtilités superflues par une masse d'exemples analogues, la chouette, de la même façon, est l'attribut d'Athéna observatrice, à cause de la synonymie des verbes observer (ἀθρεῖν) et jeter un regard (γλαύσσειν). Voir le rapprochement fait par Antipater de Sidon (A. P. VII, 425 = Gow, *Hell. Epigr.* 30) dans une épigramme en l'honneur d'une maîtresse de maison parfaite : γλαῦξ ἄδε Γλαυκᾶς Παλλάδος ἀμφίπολον « cette chouette (indique) que je fus servante de Pallas Glauké. »

2. A l'époque hellénistique, en 295-294, Lacharès fit frapper un statère à l'effigie d'Athéna, avec au revers une chouette et, près d'elle, un panier renversé. Que signifie ce panier? Est-ce le calathos de l'Ergané? L'histoire d'Athènes à cette époque est trop troublée pour qu'on puisse tenter une interprétation. Cf. C. M. Kraay, *Coins of Ancient Athens*, p. 9 et pl. IV, fig. 7.

3. Sur le mythe d'Érichthonios, M. Fowler, *Cl. Ph.* (1943), p. 28-32. La bibliographie sur l'*Ilécaté* de Callimaque est considérable ; pour le fr. 260 Pfeiffer, outre Wilamowitz,

de la laine. Mais les variantes de ce mythe chez divers auteurs, notamment Callimaque et Ovide, présentent d'autres détails qui ne manquent pas de nous intriguer. Callimaque a rapporté la légende dans l'*Hécalé*, imaginant qu'une corneille en fait le récit (fr. 260 Pfeiffer) ; Ovide (*Métamorphoses*, II, 559-632) s'est inspiré d'assez près de Callimaque ; il utilise le thème de la conversation des oiseaux ; il fait de la corneille l'oiseau primitivement chéri d'Athéna ; les vers 562 et 587-590 sont tout à fait explicites : la corneille (Coroné), assimilée à Coronis fille de Coroneus, raconte au corbeau comment elle fut transformée en oiseau à la suite de son inceste avec son père, retrouvant ainsi sa pureté et devenant la compagne d'Athéna :

Mox acta per auras

Evehor et data sum comes inculpata Minervae.

« Sitôt je suis poussée, emportée à travers les airs, et, purifiée, je suis attribuée à Minerve pour être sa compagne. »

Coroné-Coronis perdit cette faveur par son bavardage et par un dévouement indiscret pour sa maîtresse. La légende de la métamorphose est en effet combinée avec celle de la naissance d'Érichthonios, fils d'Héphaistos. Pallas, voulant garder secrète la naissance, avait placé l'enfant dans une corbeille d'osier fermée et l'avait confié aux filles de Cécrops, Pandrosos, Hersé et Aglauros, avec l'ordre de ne pas ouvrir la corbeille. Mais la curiosité l'emporta chez Aglauros et l'enfant fut découvert, un serpent étendu à ses côtés. La corneille crut bien faire de rapporter la chose à sa protectrice, mais « en récompense de mon service, dit-elle, je m'entends dire que Minerve me chasse du nombre de ses protégées et me voilà placée après l'oiseau des nuits » (v. 562-564). Et de regretter d'être devenue oiseau, si ce n'est que pour céder la place à la chouette, à Nyctiméné (v. 590), qui, elle aussi, en d'autres lieux avait commis le crime d'inceste avec son père (combinaison d'une troisième légende)¹.

G. G. N., 1893, et *Hellenistische Dichtung*, I, p. 188, on ne signalera ici que les tentatives de correction du texte par E. A. Bircher, *C. Q.*, n. s. 2 (1952), p. 92, les études de H. Lloyd-Jones et J. Rhea, *Harvard Studies*, 72 (1968), p. 125-145, et de F. Kraft, *Hermes*, 86 (1958), p. 472-474, sur les compléments apportés par le *P. Oxy.*, 2398 ; on espère la parution prochaine de l'édition de l'*Hécalé* à laquelle travaille Gallavotti.

1. D'autres légendes de métamorphoses en oiseau de nuit existaient : celle d'Ascalaphos transformé en une sorte de hibou (ὄπιος) par Déméter (Apollodore, II, 5, 12), *ignavus bubo* (Ovide, *Métamorphoses*, V, 550) ; celle d'Harpalyké, transformée en χαλκίς (chouette?) à la suite d'un inceste, comme Nyctiméné et Coronis fille de Coronée (Parthenios, *Narrationes amatoriae*, 13, *Mythographi Graeci*, II, fasc. 1, suppl. Martinij. Eu-

Chez Callimaque, la corneille, qui n'est qu'un simple oiseau, raconte la naissance et l'enfance secrètes d'Érichthonios, l'indiscrétion des Cécropides (toutes trois violent le secret) et la punition qu'elle subit de la part d'Athéna qu'elle rencontre à son retour de Pellène d'Arcadie, où elle était allée chercher une colline pour en faire un rempart à l'Acropole (le Lycabette); cf. fr. 261 Pfeiffer. C'est ce que nous donne en gros le texte lacunaire qui nous est parvenu. On retrouve la légende, racontée à peu près dans les mêmes termes, mais plus complète, chez un contemporain de Callimaque, Antigone de Carystos, qui déclare avoir trouvé sa source chez Mélétagoras, dont on peut seulement dire qu'il doit être antérieur au III^e siècle sinon même le contemporain de Callimaque. Si la corneille fut bien punie pour son indiscrétion, chez Mélétagoras comme chez Callimaque, on ne dit pas qu'elle était primitivement l'oiseau préféré d'Athéna. La punition consista essentiellement dans l'interdiction d'entrer à l'Acropole. Callimaque aurait-il parlé de la corneille comme de l'oiseau primitivement consacré à Athéna? Cela est douteux, si l'on regarde de près les éléments qui nous restent du texte. Après l'indication de la faute des filles de Cécrops, il y a une lacune de vingt-deux vers, où certainement la corneille raconte ce qu'elle a vu à Athéna, qu'elle rencontre revenant de Pellène (fr. 261 long de trois vers); ensuite elle se plaint de sa punition :

... Ἀθήνης (ou Ἀθήνας)

- 35 μῶναι δὲ παρ(ε)πτύ[σμεσθα] κορώναι
 δαίμοσιν· οὐ γὰρ ἔγωγε τεόν ποτε, πρόνια, θυ[μ]όν
 ὅσα πολλὰ παραίσια μήποτ' ἔλαφροί
 [φή]σομεν οἰωνοί· τότε δ' ὠφελον.....
 οὕτως ἡμετέρην μὲν ἀπέπτυσεν, οὐδὲ γενέθλην
- 40 ἀλλὰ πέσοιο
 μηδέ ποτ' ἐκ θυμοῖο· βαρὺς χόλος αἰὲν Ἀθήνης·
 αὐτὰρ ἐγὼ τυτθὸς παρέ[ην γ]όνος· [ὀ]γδ[ο]άτ[η]γάρ
 ἤδη μοι γενέη πέλ[εται], δεκάτη δὲ τοκεῦσι

« ... d'Athéna (ou peut-être « Athènes »)

... mais seules nous les corneilles sommes rejetées (?) par les dieux; en effet, quant à moi, jamais, Souveraine, je ne... ton cœur; les torts qui se commettent en si grand nombre, ne les disons (?) jamais, nous

phorion avait traité la légende d'Harpalyké comme celles d'Ascalaphos et d'Érichthonios, très brièvement, à la manière de la poésie de catalogue (fr. 9 Powell = Page, *Selected Papyri*, III, p. 492).

les oiseaux agiles ; j'aurais dû alors... C'est ainsi que la déesse chassa notre espèce, mais l'espèce... elle ne... pas... Puisses-tu ne jamais perdre sa faveur : toujours terrible est la colère d'Athéna. Mais moi, j'étais toute petite ; j'en suis aujourd'hui à la huitième génération ; et pour mes parents la dixième génération... » (lacune d'environ douze vers, dont la fin est en partie comblée par le *P. Oxy.* 2398)¹.

Parmi tous les problèmes posés par l'ensemble du texte, il en est un qui a soulevé beaucoup de discussions : qui est l'interlocuteur de la corneille ? Un autre oiseau, une chouette ou une seconde corneille plus jeune (cf. v. 48-49 du fr. 260), ou bien l'héroïne du poème, Hécaté elle-même ? Il n'y a pas en tout cas de troisième personnage réveillant au début du jour les deux premiers qui se sont endormis après leur conversation (fr. 260, v. 62-64)². La discussion a été éclairée par la découverte du *P. Oxy.*, 2398 et par l'interprétation qu'en a donnée F. Kraft³. Après le récit de sa mésaventure qui doit se prolonger sur quelque

1. Le papyrus a παραπτω... κορώναι au vers 35 ; παραπτωόμεσθα a été proposé par Gomperz, mais fait difficulté à cause du υ bref au thème du présent, quoique nous ayons chez Théocrite, 24, 19, ἐξέπτουον et chez Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, II, 570, ἀνέπτωε ; mais la prosodie de Callimaque est en général plus rigoureuse (le υ bref est normalement employé au thème de l'aoriste, v. 39, ἀπέπτωσεν ; *id.* chez Apollonios de Rhodes, IV, 925) ; je propose avec quelque hésitation παρεπτύμεσθα qui fait un vers bien callimaquéen (par ex. *Hymne* IV, 271, 288 ; *Hymne*, VI, 106, etc.) et convient au sens du passage : la corneille a déjà vu huit générations et l'interdiction d'aller à l'Acropole demeure depuis sa faute ancienne ; c'est de plus la situation où se trouvent toutes les corneilles, d'où la préférence pour une forme de parfait. Pour l'idée, voir Eschyle, *Euménides*, 191, ἀπόπτυστοι θεοῖς ; mais un παράπτυστοι auquel on peut songer est difficile à placer dans le vers. Oppien, *Hal.*, II, 11, imitateur de la langue de Callimaque, a une forme ἀποπτυστήρ ; on pourrait aussi songer à un παρά *πτυστήρσι : « Nous seules les corneilles sommes en face de dieux qui nous rejettent. » — Vers 38 [φή]σομεν, subjonctif à voyelle brève, restitution adoptée par la plupart des éditeurs. — Vers 39-40, Barber suggère :

οὕτως ἢ χ' ἐτέρην μὲν ἀπέστρυγεν οὐδὲ γενέθλην
ἡμετέρην ἔκλεινε [το]σ[ο]ν [θεό]ς ἄλλὰ πέσοιο

Le sens revient à peu près au même si l'on adopte la lecture de Pfeiffer, en sous-entendant un γενέθλην avec ἡμετέρην et en supposant dans la lacune un τεῖνον ou même un γλαυκῶν ; sur la valeur de οὕτως, cf. *infra*. — Vers 36-37, faut-il faire de οὐ γάρ... οἰωνοί deux propositions indépendantes ou une seule phrase dont ὅσα... μήποτε... φήσομεν serait une relative à valeur circonstancielle ; dans ce cas l'idée serait : « Souveraine, je n'ai jamais blessé ton cœur en rapportant des choses que nous n'avons pas à dire, nous les oiseaux. » Mais l'espace de la lacune du vers 37 est réduit pour contenir deux mots exprimant les idées de « blesser » et de « rapporter ».

2. Cf. Pfeiffer, *J. H. S.*, 75 (1955), p. 71 ; au vers 64, il faut bien lire ὕτ' et non ἕτ', et au vers 62, deux personnages seulement sont en présence, le narrateur et son interlocuteur, tous deux s'endormant.

3. Le troisième vers du *P. Oxy.*, 2398, coïncide avec le vers 44 du fr. 260. Voici la restitution de F. Kraft :

44a : γ'αστέρι μ[οῦνον ἔχοιμι κακῆς ἀλκίηρια λιμοῦ = fr. 346.

44b :]δου μέχ[ρι

44c : ἀ]λλ' Ἐκάλ[η.]ελει[

huit ou dix vers après le vers 43, la corneille probablement s'interrompt et laisse la parole à Hécélé, qui lui offre un peu de soupe d'orge. Dans ses paroles (v. 42-43) la corneille paraît amorcer le souhait de vivre encore une génération ; poliment Hécélé lui répond aux vers 48-50 : « Puisses-tu être encore en vie en ce temps-là, pour voir les Thriai inspirer la vieille corneille¹. » Enfin, pour la consoler de sa mésaventure, elle lui annonce l'histoire du corbeau qui rapporta à Apollon la nouvelle de la trahison de Coronis, et qui fut encore plus sévèrement puni, puisque le dieu lui avait demandé lui-même de le renseigner, alors que la corneille ne rencontra la déesse que par hasard (v. 55-61). On ne peut cependant suivre F. Kraft dans tout le détail de sa restitution. Rien ne nous dit que la corneille et Hécélé auraient d'abord aperçu un corbeau, annonciateur de mort, ce qui aurait augmenté les angoisses de la vieille femme sur le sort de Thésée. On se demande en effet pourquoi la corneille aurait raconté sa propre histoire, elle-même ayant rapporté à Athéna une mauvaise nouvelle. En ce cas elle n'aurait pu que rendre Hécélé encore plus angoissée, ce qui n'apparaît pas dans ses propos ; celle-ci n'aurait aucune raison de lui dire en guise de consolation l'aventure du corbeau d'Apollon. Il semble plus probable que la corneille, affamée et curieuse, ait pénétré dans la demeure d'Hécélé. Celle-ci a pu craindre, à sa venue, une mauvaise nouvelle au sujet de Thésée. La corneille alors lui dit qu'elle a jadis rapporté de mauvaises nouvelles, que cela lui a coûté très cher et qu'elle n'a pas l'intention de recommencer. Du reste, semble-t-elle vouloir dire, elle en serait bien incapable : la science du présent ou de l'avenir que peuvent avoir les oiseaux leur est assurée par la protection d'une divinité. Ce n'est pas son cas, puisque toutes les

45 :] . δ . ἀκ[μη]γονπι > δόρποιο (fr. 312).

καὶ κ' ῥῆμν[ον] κικεῶνος ἀποστάξαντος ἔραζε = fr. 260, 46 et plus loin :

51 :] γαὶ μὰ τ' ὄν] . οὐ γὰρ ποῦ πάντ' ἤματα καὶ [μ]ὰ τὸ ῥικνόν
σῦφαρ ἐμόν, καὶ τοῦτο τὸ δένδρεον αὔον ἐόν περ

Le καὶ μὰ τόν est certainement la citation de la *Souda* (fr. 351) placée dans la bouche d'Hécélé elle-même ; quant à μὰ τὸ ῥικνόν σῦφαρ ἐμόν, « par ma peau ridée », l'expression convient mieux à Hécélé qu'à la corneille, comme le dit justement Kraft. Σῦφαρ ne désigne jamais la peau d'un oiseau, tout au plus celle d'un serpent (Lucien, *Hermotime*, 79).

1. Sur la longévité de la corneille, Hésiode, fr. 171 Rzach et Aratos, *Phénomènes*, 1022. « C'est déjà ma huitième génération, puissent mes parents voir leur dixième génération en ma présence » (autrement dit : « puissé-je vivre ma neuvième génération ». Tel est le sens probable. C'est une bénédiction pour les parents de ne mourir qu'après leurs enfants et pour les enfants de conserver leurs parents le plus longtemps possible ; cf. Solon, fr. 1, 32-33, et le récit de Solon à Crésus (Hérodote, I, 30).

corneilles sont rejetées par les dieux (v. 31)¹. La rancœur de la corneille, qui doit justement à Athéna d'être un oiseau sans valeur, se tourne naturellement contre la chouette, qui est protégée par la déesse, et qui, elle, peut avertir les hommes de présages divins. Mais la corneille avait-elle jadis la protection d'Athéna? Il est certain qu'aux vers 40-41 elle prend à partie la chouette, comme quelques vers plus haut elle prend à témoin la déesse. La présence de la chouette n'est du reste pas nécessaire. « Puisses-tu ne jamais perdre sa faveur : toujours terrible est la colère d'Athéna » ne peut intéresser que la chouette, et le *ἐκ θυμοῦ* du vers 41 fait écho au *τὸν θυμόν* du vers 36. Il y a dans l'*Hécalé* certainement des rapports entre la chouette et la corneille ; les fragments 289 et 326 paraissent être des invectives adressées à la chouette, et, compte tenu de l'hostilité des deux oiseaux, ils doivent faire partie des propos de la corneille. Rien n'autorise cependant à placer ces fragments dans notre contexte ; ils peuvent fort bien faire partie d'une discussion entre la chouette et la corneille en un autre passage, discussion comparable à celle du laurier et de l'olivier (*Iambe* IV, fr. 194)² ; les discours des oiseaux semblent avoir dans le poème une place importante. Il ne faut pas cependant se méprendre sur la valeur des propos de la corneille au sujet de la chouette dans les vers 39-41. Si la corneille dut sa perte à son bavardage, la chouette n'était pas moins bavarde qu'elle (Alcman, *Parthénée*, 86 ; Aristophane, *Lysistrata*, 760-761) ; la corneille, impudente et malveillante comme on sait, joue la comédie repentie, mais cache à peine sa jalousie contre la jeune comédienne ; son souhait est hypocrite et non sans arrière-pensée : « pareille chose pourrait bien t'arriver à toi, la chouette ». Le caractère de la corneille est trop connu pour qu'on ne voie pas dans les vers 39-41 un trait de malveillance³. Elle s'en prend à

1. La corneille n'est guère attestée comme oiseau prophétique (Élien, *N. A.*, III, 9, et Aristophane, *Oiseaux*, 609). Chez Ésope, *Fable*, 212, une corneille, enviant le corbeau à cause de ses dons de divination, voulut se donner l'air d'être aussi compétente que lui. En l'entendant crier, un passant dit : « Allons-nous en, amis, c'est une corneille qui crie sans donner de présage. » Callimaque connaissait les fables ésopiques ; cf. Hausrath, *Gymnasium*, 56 (1949), 48-58, et Fruechtel, *Gymnasium*, 57 (1950), 123-124 ; il n'ignorait pas non plus le folklore ; cf. Swiderek, *Eos*, 46 (1952-1953), 49-58.

2. Le fragment 656, *κηκέδι σὺν γλώσση* « avec une langue calomnieuse », peut se rapporter à une querelle entre les deux oiseaux ; peut-être aussi le fragment 754, *ὅτε γλώσση πλεῖστος ὄλισθος* « quand il arrive souvent à la langue de faillir », à moins que celui-ci ne se place dans le discours tenu par la corneille à Hécalé.

3. *λαιδρὴ κορώνη*, dit Callimaque lui-même (*Iambe*, IV, fr. 194, 82), « impudente corneille » ; cf. Phèdre, *La corneille et la brebis* : « odiosa cornix... Scio quem lacessam, cui dolose blandiar », « je sais qui irriter et qui flatter astucieusement ». La corneille est en-

la chouette, parce qu'elle est justement la protégée d'Athéna ; mais elle est envieuse de tous les oiseaux qui sont protégés par les dieux. La lacune précédant le vers 35 pourrait bien contenir une liste brève de quelques oiseaux et des dieux qui les protègent, s'achevant par la chouette consacrée à Athéna ; à cette liste s'opposerait le *μοῦναι δὲ... κορῶναι* « nous seules les corneilles¹... ».

Un mot du texte est délicat à interpréter : c'est *παραίσια* du vers 37, que l'on traduit généralement par « mauvais présages ». Si, comme le pense Kraft, Hécélé a bien été effrayée à la vue d'un corbeau, ce sens est acceptable : « Ne disons jamais, nous les oiseaux agiles, les mauvais présages, si nombreux. » Mais ce mot rare ne se retrouve que dans l'*Iliade*, IV, 381 : *ἀλλὰ Ζεὺς ἔτρεψε παραίσια σήματα φαίνων*, « Zeus les détourna en manifestant des signes funestes (ou contraires) ». Encore le terme est-il chez Homère accompagné du mot *σήματα*. Or il ne saurait être question de prophétiser ou de donner des signes d'une valeur quelconque pour la corneille qui n'est sous la protection d'aucune divinité. En employant l'adjectif seul, et non la formule complète, Callimaque a sans doute voulu donner à *παραίσιος* le sens opposé à celui de *καταίσιος* « décent, qui convient » (sens que peuvent avoir aussi plus d'une fois *ἐναίσιμος* et *αἴσιμος*) ; *καταίσιος* est à rapprocher également d'*ἐξάίσιος* qui a le sens de « funeste », mais beaucoup plus souvent d'« inconvenant, excessif, en dehors de

vieuse : Ésope, *Fable*, 212 ; avide : Ésope, *Fable*, 213 (une corneille sacrifiant à Athéna avait invité un chien, qui lui dit : « Pourquoi fais-tu des dépenses inutiles en sacrifices ? La déesse *te hait* tellement qu'elle t'a même ôté la confiance de tes compagnons les oiseaux. » Et la corneille lui répond : « Je sacrifie à Athéna de préférence, pour qu'elle se réconcilie avec moi. » Ce qui, selon Ésope, signifie que bien des gens n'hésitent pas à faire du bien à leurs ennemis pour le profit, *διὰ κέρδος*) ; elle est aussi gourmande : Posidippe, cité par Athénée, X, 414 d = Gow, *Hell. Epigr.*, 16, compare un glouton à une corneille qui fréquente les *pannychis* (*οἷα κορῶνιν παννυχίην*), c'est-à-dire allant là où il y a des festins ; Aristote, *H. A.*, 593 b 12, souligne aussi la gourmandise de la corneille (*παμφάγον γὰρ ἔσται*) ; dans le poème de Callimaque, la corneille n'hésite pas, semble-t-il à se nourrir chez la pauvre Hécélé, qui charitablement lui donne quand même quelques miettes. L'hostilité de la corneille aux dieux Olympiens a peut-être des origines plus lointaines. Les vers 17-18 du fr. 260 donnent à penser que la corneille avait aidé les Titans : *ἐφ' ὃν ἔν τιν' ἕκαστοι | Οὐρανίδαί ἐπάγοιεν ἐμῶ πτε[ρ]ῶ* « (les dieux) quels qu'ils soient que les Titans attaquaient chacun de leur côté en s'aidant de mon aile (?) ». Or, à Athènes, le rôle d'Athéna dans la lutte contre les Titans était particulièrement célèbre ; le péplos offert à la déesse représentait la gigantomachie : Euripide, *Hécube*, 466. Athéna était par excellence la *γίγαντοφόντις* (cf. Callimaque, *Hymne*, V, 7-8) ; la corneille était-elle du côté des Titans ? Ce n'est qu'en dehors de l'Attique, à Coronée, en Béotie, que l'on trouve la corneille associée à Athéna (Pausanias, IV, 34, 6) ; il y avait une statue d'Athéna tenant une corneille dans la main ; le choix du symbole est clairement en rapport avec le nom de la ville.

1. Peut-être le fragment 803 : *Πειρήτιδος ἱερὸς ὄρνις*, « l'oiseau consacré à la déesse de Peiraos ».

la règle¹ ». Le sens serait alors : « les torts, les mauvaises actions qui sont si nombreuses, ne les disons jamais, nous les oiseaux agiles ». En effet l'acte commis par les filles de Cécrops est un κακὸν ἔργον et en le rapportant à Athéna la corneille ne fit aucune prophétie ; l'acte commis par Coronis est un μισρόν τι, une souillure, et le corbeau ne fit que l'annoncer à Apollon. La faute essentielle de la corneille, comme du corbeau, est d'annoncer de mauvaises nouvelles. Antigone de Carystos insiste sur ce point : « (Mélésagoras) dit que la corneille rencontra Athéna et lui dit qu'Érichthonios était découvert, que la déesse, en l'entendant, jeta la montagne là où elle se trouve aujourd'hui ; qu'elle dit à la corneille qu'il ne lui serait plus permis d'entrer à l'Acropole à cause de la mauvaise nouvelle qu'elle apportait » (διὰ τὴν κακαγγελίαν)². Dans ses propos, la corneille ne se préoccupe nullement d'Hécaté et de ses inquiétudes, elle ne parle que d'elle-même et pour elle-même.

Reste la lacune du vers 37, dont le ou les mots complètent le sens du verbe précédent. Le γὰρ explique, à propos du cas particulier de la corneille, pourquoi toutes les corneilles ne sont pas aimées des dieux et il porte sur le vers 36 ainsi que les suivants jusqu'à 38 τότε δ' ὄφελον, après lequel on peut supposer un verbe comme « se taire ». Le οὕτως du vers 39 reprend un développement interrompu par une parenthèse qui commence au vers 35 et peut-être même avant³. Enfin, si l'on rapproche τὸν Θουμόν d'ἐκ Θουμοῦ,

1. Callimaque emploie αἴσιος dans l'*Hymne*, V, 123, et dans l'*Iambe* I (fr. 191, 56), avec le sens « de bon augure », le nom αἰσιμίη dans les *Aitia*, fr. 48, 9, au sens de « destin » ; mais dans le fr. 178, 15 (histoire d'Icos), αἴσα a le sens de « juste mesure », repris par Nicandre, *Theiaca*, 93 : ὀδελοῦ... αἴσιος ὀλλή « le poids d'une obole est la mesure convenable ». Déjà chez Homère αἴσιμος et ἐξαισιος n'impliquent pas l'idée de destin, mais celle de « bonne règle », de « part juste » ou les idées contraires (*Odyssée*, IV, 690 : XXII, 46 ; XXI, 294, etc.). L'idée de « part », d'où de « bonne part », de « mesure et de règle à respecter » est restée assez forte dans la langue. Le παραίσιος de l'*Hécaté* est à rapprocher de Pindare, *Pythique*, VIII, 13 : τὰν οὐδὲ Πορφυρίων μάθην | παρ' αἴσαν ἐξερε θίζων, « elle (la Paix, Ἄσυχία) Porphyrion ne sut point que ce fut contre la règle (ou « à tort », trad. Puch) qu'il lui chercha querelle. » Or les échos pindariques ne sont pas rares chez Callimaque, cf. aussi *Iliade*, III, 59. — Si l'on considère d'un autre côté que les vers 36-37 ne font qu'une seule phrase avec ὅσα κτλ... comme subordonnée relative, on peut alors admettre le sens de « mauvais augure ».

2. Le διὰ τὴν κακαγγελίαν d'Antigone de Carystos est à rapprocher du κακάγγελον du vers 48 du fr. 260 (malheureusement tout aussi lacunaire dans le *P. Oxy.*, 2398) et de l'idée générale du passage : la comparaison entre l'aventure du corbeau et celle de la corneille. Antigone de Carystos, *Hist. Mirab.*, 12. Sur Mélésagoras, dont on ne sait pas grand'chose, il y a un problème concernant la forme exacte de son nom : Μελησαγόρας est plus probable qu'Ἀμελησαγόρας ; cf. Schwartz, *R. E.*, I, p. 1822, et W. Kroll, *R. E.*, XV, p. 494.

3. Pour Barber, οὕτως = *si tacuissim*, reprend l'idée contenue dans τότε δ' ὄφελον (me taire). C'est moins probable.

le sens pourrait être « jamais, moi, en effet, je n'ai plu à ton cœur » ou « je n'ai pas trahi ton cœur ». L'ensemble du passage peut ainsi se résumer : « et la chouette est l'oiseau d'Athéna ; mais nous seules, les corneilles, sommes rejetées par les dieux ; moi, je n'ai jamais plu à ton cœur, Souveraine ; tout ce qui peut se produire si souvent de contraire à la règle, ne le disons jamais, nous les oiseaux agiles ; j'aurais dû alors me taire. C'est ainsi que la déesse exclut notre race de l'Acropole, mais la race des chouettes elle ne la laissa pas sans honneur (mais prenez garde de ne point perdre sa faveur ; la colère d'Athéna est toujours terrible) ; j'étais, moi, toute petite ; j'en suis aujourd'hui à la huitième génération ; puissent mes parents voir leur dixième génération en ma présence ».

Dans tous les cas, il ne saurait être question ni dans l'*Hécalé* ni chez Mélétagoras d'une faveur dont aurait primitivement bénéficié la corneille. L'indication se serait-elle trouvée chez Mélétagoras qu'Antigone de Carystos ne l'aurait pas laissé tomber, tant elle était frappante. Les auteurs grecs qui parlent de l'exclusion des corneilles de l'Acropole n'évoquent pas non plus une faveur primitive. Le thème traité par les poètes grecs était l'*aition* expliquant l'absence de corneilles sur l'Acropole, comme semble le dire Lucrèce, VI, 754 : « Graium ut cecinere poetae¹. » Si l'on a pu, à une certaine époque, au temps d'Ovide (à moins qu'il ne soit lui-même l'inventeur de ce détail), croire à une faveur primitive de la corneille, ce ne peut être qu'à la suite d'une lente évolution de la légende à travers la littérature. Les Anciens, surtout les Grecs, nous disent que la chouette ne supporte pas la cohabitation de la corneille², non plus que du roitelet. De là à faire de cette rivalité une légende où la chouette supplantait la corneille dans le cœur d'Athéna, il n'y avait qu'un pas à franchir. Mais ce pas n'a pu être franchi que tardivement : la légende d'Érichthonios est très ancienne, le thème de la corneille semble

1. Lucrèce précise même que c'est au temple d'Athéna, au sommet de l'Acropole, *arcis in ipso vertice*, 749-750, que ne vont jamais les corneilles.

2. Ant. Caryst., *Hist. Mirab.*, 57 ; Élien, *N. A.*, III, 9 ; V, 48 ; Théophraste, *Hist. Nat.*, IX, 4, 10-11. Il doit y avoir une part d'imagination dans cette affirmation : la corneille mangerait les œufs de la chouette le jour, et la chouette ceux de la corneille la nuit. D'après les observations récentes (Blagosklonov, *Guide*), la chouette ne s'attaque à aucun oiseau. Les Anciens nous disent aussi qu'il n'y avait pas de chouette en Crète, île de Zeus, chose que je n'ai pu vérifier ; mais ce n'est pas impossible : la Crète est une île assez lointaine du continent, et l'on peut citer, pour exemple, le cas des îles Britanniques, où la chouette est d'introduction relativement récente.

s'y être ajouté par la suite¹ ; une fois ce thème ajouté, celui de la chouette remplaçant la corneille pouvait facilement se rattacher à ce dernier. Des assimilations et des parallèles permirent son introduction : Coronis, fille de Coronée, transformée en corneille à la suite d'un inceste, Nyctiméné transformée en chouette pour un crime identique et assimilée à la chouette d'Athéna (assimilation d'autant plus aisée que les Latins traduisaient γλαῦξ par *noctua*). Ces combinaisons de légendes d'origine variée ne peuvent être le fait que d'un poète hellénistique tardif, au cours du II^e siècle ou du I^{er} siècle avant J.-C. ; elles sont invraisemblables chez un poète du III^e siècle et surtout chez Callimaque ; il est même à parier qu'elles ont vu le jour dans la littérature latine : notons que ces légendes très particulières nous sont connues surtout par les poètes latins².

III

L'étude du mythe d'Érichthonios ne nous avance guère au sujet des rapports entre la chouette et Athéna. Elle permet au moins d'aboutir à une conclusion négative : nous n'avons aucun témoignage sûr d'oiseau plus anciennement consacré à la déesse que ceux de la chouette. Ce que nous apprend Callimaque est à prendre au sérieux. Respectueux des légendes locales, qui constituent pour chaque cité un ensemble de thèmes et d'images, un microcosme culturel en somme, il se veut exact quand il parle d'Athènes, comme il l'est quand il parle d'autres cités. S'il lui arrive d'ajouter une légende à une autre, c'est pour les confronter, non pour les mélanger, selon la plus ancienne tradition grecque. C'est toute la différence qui sépare l'époque hellénistique, et en particulier le III^e siècle avant J.-C., qui au fond demeurent « classiques », de l'époque postérieure et surtout des poètes latins, qui trouvèrent dans l'ensemble des légendes grecques une source d'inspiration riche, mais *étrangère* à eux, si bien qu'ils pouvaient l'utiliser avec une plus grande liberté³.

1. C'est le thème de l'oiseau messager, si fréquent dans nombre de légendes ; pensons à la colombe de Noé.

2. Malgré le nom grec, la légende de Nyctiméné n'est connue que par les Latins : Hygin, *Fab.*, 204 et 253 (mais celui-ci s'inspire souvent de poètes et de mythographes grecs), et Servius à Virgile, *Géorgiques*, I, 403, en plus d'Ovide.

3. Quelle eût été la réaction du public, des amis athéniens de Callimaque à un bouleversement des légendes les plus vénérables d'Athènes ? Le poète dit plusieurs fois qu'il ne chante rien qui n'ait été chanté avant lui (*Hymne*, V, 56, et fragment 612 Pfeiffer), décla-

Après l'étude des réalités et celle des mythes, on doit se poser une dernière question : en face de l'absence du mot *γλαῦξ* dans les poèmes homériques, il existait dans la langue grecque une série de termes plus ou moins précis (ou commodes à préciser pour nous) désignant des oiseaux nocturnes ou apparentés. Les fluctuations du vocabulaire, comme nous l'avons signalé plus haut, nous imposent l'étude de quelques-uns de ces termes, tout au moins de ceux qui se trouvent chez Homère ou qui sont en rapport avec la poésie homérique. Une première remarque nous frappe : les plus anciens témoignages du mot *γλαῦξ* apparaissent chez Alcman (*Parthénée*, 86 ; cf. *supra*) et chez Épicharme (*Kaibel, C. G. F.*, 166 : *σκῶπερ, ἔποπας, γλαῦκας*, cité par Athénée, IX, 391), tous deux écrivains de langue dorienne, l'un au VII^e siècle, l'autre au V^e siècle. Les grammairiens nous parlent d'une accentuation différente en dorien et en attique¹. On n'en tirera pas la conclusion que le terme était d'origine dorienne, les particularités d'accentuation du dorien et de l'attique se manifestant sur le même héritage du grec commun. De plus, nous ne sommes pas sûrs que, dans tous les emplois du mot *γλαῦξ*, l'oiseau désigné était le même. Si, à Athènes, le terme a désigné une espèce déterminée, ailleurs il pouvait tout aussi bien désigner des espèces apparentées et n'être qu'un nom générique. En attique même, le mot paraît avoir, en plus de son sens précis, une extension assez large².

Mais, outre le mot *γλαῦξ*, il existait un nombre important de noms, courants ou rares, désignant des oiseaux nocturnes, qui ne sont pas tous identifiés. On en trouve trois chez Homère : *σκῶψ*, *χαλκίς* et son synonyme *κόμινδις*. La littérature, mais surtout

rations dont il ne faut cependant pas exagérer la portée ni le caractère proprement callimaquéen ; Denys d'Halicarnasse, *ad Pomp.*, II, 6, nous apprend que l'expression « l'histoire n'est pas de moi » était courante : *ὡς καὶ Δημήτριος ὁ Φαληρεὺς εἶρηκὲ ποῦ καὶ ἄλλοι συχνοί ὃν γὰρ ἐμὸς ὁ μῦθος*, « comme le disaient Démétrios de Phalère quelque part et bien d'autres : l'histoire n'est pas de moi ». La même attitude se voit déjà chez Socrate dans le *Phèdre* de Platon (244 a). Mélétagoras, sans doute Athénien, est probablement la source de Callimaque.

1. *Γλαῦξ* en dorien et *γλαῦξ* en attique, selon la scholie à Aristophane, *Guêpes*, 1081 ; le contraire selon Eustathe, 1451, 62. Mais c'est le scholiaste qui certainement a raison. Sur ce problème, Vendryès, *Traité d'accentuation grecque*, p. 184, et Schwyzer, *Griechische Grammatik*², I, p. 377-378 et p. 384 ; l'accentuation conservée en dorien est plus ancienne que l'accentuation attique. L'étymologie du mot reste inconnue, et la ressemblance avec *γλαυκός*, dont les Anciens ont tiré tout le parti possible, est due au hasard.

2. Lorsque Aristote distingue les oiseaux diurnes des oiseaux nocturnes, en disant simplement οἶον *γλαῦξ, νυκτερίς*, « comme la chouette, la chauve-souris » (*II. A.*, 488 a 26), il emploie le mot *γλαῦξ* comme un terme générique ; de même Athénée, VII, 353 a, citant Aristote, *γλαῦκες δὲ, φησί, καὶ κόρακες ἀδυνατοῦσι βλέπειν*, « les chouettes et les corbeaux ne sont pas capables de voir ».

les savants et les érudits depuis Aristote, nous en ont livré beaucoup : ἀείσκωψ en face de σκῶψ, βύας ou βρύας, αἰγῶλιος, ἐλεός, κικκάβη, κικνμῶς, ὄτος, etc.¹ Un grand nombre de ces termes sont rares ou poétiques, conservés par les savants et par les grammairiens : Callimaque, par exemple, composa un traité sur les oiseaux, où l'on voit souvent apparaître des préoccupations de grammairien (fr. 414 à 428 Pfeiffer). Le souci de la recherche était mêlé à celui de l'étude des mots et de leur sens exact (ἐτήτυμον), mais en même temps gêné par lui. C'est la grande faiblesse de la science alexandrine, plus « philologique » (ne disons pas « érudite ») que réaliste et fondée sur l'expérience directe. Les mots, connus surtout par la tradition littéraire, n'ont certainement pas toujours été contrôlés de près par une confrontation avec les réalités ou par une recherche auprès des populations qui pouvaient les avoir employés ou qui les employaient encore. Pour bien des savants, la réalité était connue par la γλῶσσα, mais en même temps masquée par elle².

Des mots employés par Homère, σκῶψ ne désigne certainement pas la chouette (ainsi traduit librement Bérard), mais plutôt une sorte de nocturne, ressemblant au petit-duc. On trouve ces oiseaux près de la grotte de Calypso, cernée de forêts (*Odyssee* V, 66-67), avec des éperviers et des cormorans (plutôt que des « corneilles marines »)³. Les Anciens parlent avec précision du σκῶψ en le distinguant de l'ἀείσκωψ, le premier n'apparaissant qu'en automne, le second vivant en toute saison, selon certains ; selon d'autres, la différence tiendrait au fait que l'ἀείσκωψ est silencieux, alors que le σκῶψ émet des cris (Aristote, *H. A.* 617 b 32 ; Élien, *N. A.*, XV, 28 ; Athénée, IX, 391 c, citant Callimaque, fr. 418

1. Cf. Wellmann, *Eule*, et Thompson, *A glossary...* A tous ces termes il faut peut-être ajouter γραύκαλας (pour *γλαύκαλας?) cité par Hérodote, qui dit simplement qu'il s'agit d'un oiseau de couleur cendrée (ὄρνις τεφρῆς). S'agit-il de l'oiseau qu'Aristote appelle le « crâne-mou », μαλακοκρανεύς, qui est de couleur cendrée, σποδοειδής, et qui, selon lui, est surtout la proie des chouettes (ἀλίσκεται δὲ μάλιστα γλαυκί, *H. A.*, 617 a-b) ; encore un emploi du mot γλαυξ comme nom générique, car la chevêche ne s'attaque à aucun oiseau. L'accentuation donnée par Hérodote est peut-être fautive ; on attendrait plutôt *γραυκαλάς (cf. sur les mots en -ᾶς, Chantraine, *Formation des noms*, p. 31-32).

2. Ératosthène, le disciple de Callimaque, est le premier à s'être affirmé φιλόλογος et non φιλόσοφος (Suétone, *Gramm.*, 10 ; Den. Hal., *Comp.*, 25). Il marquait par là l'orientation qu'il donnait à la science, séparée des préoccupations philosophiques, mais intimement liée à l'étude du langage (bien qu'il exerçât aussi ce qu'on pourrait appeler une méthode expérimentale). Sur le mot φιλόλογος, H. Kuch, *Philologos*, usw..., Berlin (1965), Deutsche Akad. d. Wiss. zu Berlin, Schriften d. Sektion für Altertumswiss., 48.

3. Εἰνάλιαι κορώναι ; cf. Élien, *N. A.*, XV, 23.

Pfeiffer)¹. On se gardera cependant de voir dans le mot *σκῶψ* un terme toujours aussi précis. Dans bien des textes le mot ne désigne pas une réalité plus exacte que notre mot « hibou ». En effet un érudit obscur, Tyrannion, cité dans une scholie à Théocrite I, 136 (= fr. 418 Pfeiffer), identifie le *σκῶψ* au *νοκτίκοραξ*, alors qu'Aristote les distingue (*H. A.*, 509 a 21 ; 597 b 23), ajoutant cependant qu'il s'agit d'un autre nom désignant le *σκῶψ*, selon certains auteurs (*H. A.*, 597 b 23). Le *νοκτίκοραξ* est-il une espèce de hulotte? C'est probable. Et l'on voit à quel point, en grec, comme dans toutes les autres langues, les termes qui désignent les réalités concrètes elles-mêmes peuvent devenir vagues en raison des connotations qu'ils impliquent avec d'autres termes, désignant des réalités proches. On a d'autres exemples des fluctuations du vocabulaire au sujet de ce mot : le *σκῶψ* serait identique au *στώξ* (*Ant. Lib.*, 21, 5 ; *Hygin. Fab.*, 28, 4 ; Hésychius) et le mot *στώξ* est à rapprocher de *στρέξ*, dont on connaît l'accusatif *στρίγγα* (*Carm. Pop.*, 26, Bergk, *P. L. G.*, III ; Théognoste, grammairien du IX^e siècle après J.-C., *Canones* 41, 132) et de *στριγλός* ; or, pour Hésychius, le *στριγλός* est le même oiseau que le *σκῶψ*, ce qui prouve bien le caractère général du terme².

Une mention particulière doit être faite de l'*Idylle* II de Théocrite, v. 136 : *κῆξ ὄρέων τοὶ σκῶπες ἀηδόσι γαρούσαιντο* (*γαρούσαιντο* texte des mss., confirmé par le papyrus, préférable à la correction *δηρίσαιντο* de Scaliger), « Que les hiboux chantent pour (ou avec) les rossignols », c'est-à-dire que, la nuit, l'oiseau au cri désagréable rivalise avec l'oiseau au son mélodieux. Théocrite connaissait sans doute bien les réalités de la campagne, surtout des îles orientales de la mer Égée ; mais il ne songe ni à la chouette, ni à un petit-duc, ou à un oiseau précis ; il se contente d'évoquer l'oiseau de nuit en général³.

1. Voir aussi la scholie à Théocrite, I, 136. Callimaque rappelle l'étymologie populaire : *σκῶψ* rapproché d'*ἐπι-σκῶπτω*, « railler » ; mais on faisait également venir le mot de *σκέπτομαι*, *σκοπέω*, « observer ». Rien de sûr dans ces deux rapprochements.

2. Les croyances dans le caractère funeste des oiseaux de nuit expliquent aussi cette fluctuation du vocabulaire (on évite de prononcer le mot qui évoque la chose redoutée). Le chant populaire où l'on trouve *στρίγγα* a précisément un caractère de conjuration du mauvais sort ; et il est à remarquer qu'en grec moderne, *στρίγγος* et *στρίγγα* désignent respectivement le sorcier et la sorcière. Le mot doit être rapproché de *τρίζω* (grec moderne *στριγλίζω*), « pousser un cri aigu ou grinçant ».

3. On a remarqué que, dans la connaissance de la flore, les connaissances de Théocrite correspondaient beaucoup plus aux régions de la Grèce orientale qu'à celles de la Sicile (Miss Alice Lindsell, *Greece and Rome*, VI, 78, dont Gow fait état, *Theocritus*, I, p. xix). Une étude du même genre sur les oiseaux n'est cependant pas possible. Toutefois la con-

Cependant à côté de γλαῦξ, à la fois précis et vague, et de σκῶψ, attesté chez Homère, et qui présente le même caractère, on trouve dans l'*Iliade* deux termes qui semblent être employés avec un souci d'exactitude. Dans le chant XV, 290 sq., Hypnos fait halte, monte sur un grand pin et se cache derrière les branchages...

ὄρνιθι λιγυρῇ ἐναλίγκιος, ἦν τ' ἐν ὄρεσσι
χαλκίδα κακλήσκουσι θεοί, ἄνδρες δὲ κύμινδιν.

« tout pareil à l'oiseau sonore que, sur les montagnes, les dieux nomment *chalkis*, les hommes *kymindis*. »

Ces deux formes ne se retrouvent plus après Homère que dans les ouvrages savants ou en poésie : χαλκίς chez Cratinos (Kock 315) qui parodie le vers de l'*Iliade* et emploie le terme dans un sens imagé, en le rapprochant de χαλκός, chez Euphorion (cf. *supra*) ; κύμινδιν chez Aristophane, *Oiseaux*, 1180-1181 :

χωρεῖ δὲ πᾶς τις ὄνοχας ἡγκυλωμένος,
κερχνῆς, τριόρχης, γύψ, κύμινδιν, αἰετός

« Tous les oiseaux aux griffes recourbées sont en route : crécerelles, buses (ou busards), vautours, kymindis, aigles » (Van Daele traduit par « hiboux »).

Dans κύμινδιν on reconnaît à première vue un mot d'emprunt : la finale -νδ correspond en Asie Mineure à la finale -νθ- en Grèce propre. Le mot est d'origine préhellénique¹. L'expression homérique bien connue « ce que les dieux appellent *x* et les hommes *y* » doit retenir notre attention². L'épopée est née dans les villes de l'Ionie. Par κύμινδιν le poète entend un mot en usage chez les Grecs de son pays et les peuples barbares voisins.

Les textes dont nous disposons par ailleurs sur ces deux mots ne sont pas sûrs et présentent des contradictions. Chez Euphorion, comme chez Cratinos, rien ne permet de préciser l'oiseau désigné par le mot χαλκίς. Ce mot ne se retrouve que dans la *Souda* avec pour mention : γλαῦξ ἔπταται, « une chouette s'envole », présage favorable. La mention de la *Souda* se réfère probablement à un texte littéraire d'origine athénienne, car c'est

naissance de la nature qu'avait Théocrite a subi l'influence des recherches savantes, en particulier celles de Théophraste.

1. Cf. Chantraine, *Formation des noms*, p. 114 et 371 ; les mots d'emprunt ont été souvent accueillis parmi les thèmes en -i-.

2. Cf. Schwyzler, *Griechische Grammatik*², I, p. 5, avec la bibliographie en note 2.

en Attique tout spécialement que la chouette était considérée comme un oiseau de bon augure. Sans doute un écrivain, un poète plutôt qu'un prosateur, a utilisé le mot χαλκίς comme synonyme de γλαῦξ, désignant particulièrement la chouette d'Athéna. Nous n'avons pas de mention plus précise du mot χαλκίς.

Pour κόμινδης, les témoignages sont plus abondants ; mais il convient de remarquer que le terme est le plus souvent cité avec χαλκίς, par référence à l'*Iliade*, et qu'il y a soit assimilation à la chouette, soit différenciation. Tout se passe comme si le mot κόμινδης n'existait que dans la tradition littéraire, et d'après le seul exemple d'Homère.

Les écrivains qui distinguent ou semblent distinguer la kymindis de la chouette sont Platon, dans le *Cratyle* 392 a, et Aristote, *H. A.*, 615 b 5-10. Tous deux se réfèrent à Homère. Platon qui pense que seuls les dieux sont capables de donner aux choses leur juste appellation, cite le passage d'Homère ainsi qu'un autre¹, en estimant que le nom χαλκίς est plus exact que le nom κόμινδης. Sans nul doute il établit un rapprochement entre χαλκίς et χαλκίος, considérant qu'il s'agit d'un oiseau au plumage cuivré, ce qui ne saurait convenir à la chouette². Aristote, lui, donne une description précise de l'animal : il est noir (μέλας)³, a la taille d'un faucon tueur de ramier (φασσουφόρος) et une forme allongée et mince (μακρὸς καὶ λεπτός). Ceci exclut également tout rapprochement avec la chouette, mais la mention de la couleur noire est étrange, car elle ne convient pas à un oiseau nocturne. Aristote n'a probablement pas vu cet animal ; ailleurs il le nomme simplement par les termes ἡ καλουμένη κόμινδης, « l'oiseau qu'on appelle la kymindis », expression qui indique bien qu'il s'agit d'un nom exceptionnel ou d'une chose peu fréquente (619 a 14) ; il dit lui-même que cet oiseau, habitant les montagnes, apparaît rarement. Mais tout à fait significative est la présentation de la citation d'Homère : « Kymindis est le nom que lui donnent les Ioniens ; c'est elle également que mentionne Homère dans l'*Iliade*. » Ou bien Aristote tient ses renseignements d'informateurs venus d'Asie Mineure, ou bien il considère le terme comme ionien,

1. *Iliade*, XX, 74 : Xanthe et Scamandre.

2. Eustathe dit au sujet du passage d'Homère χαλκίζων τὴν χροίαν « (oiseau) qui a une couleur cuivrée », ὅθεν χαλκίς λέγεται, « d'où le nom de *chalkis* ».

3. A moins qu'il ne faille entendre « brun » ; mais, en ce sens, μέλας ne se dit que pour des hommes à la peau brune (Platon, *République*, 474 c).

parce qu'il se trouve chez Homère. Il semble en tout cas suivre une tradition qui déjà sans doute s'appuyait aussi sur le texte d'Homère et qui excluait l'assimilation de la kymindis à la chouette.

Mais un autre texte, citant également le vers d'Homère, assimile la kymindis-chalkis à la chouette, et ajoute même un synonyme employé par Callimaque, *κικυμῶτις* (fr. 608 Pfeiffer), ainsi que le synonyme *κιρκάβη*. Il s'agit d'une scholie à Aristophane, *Oiseaux* 261, au sujet de l'onomatopée *κιρκαβαῦ* : τὰς γλαῦκας οὕτω φωνεῖν λέγουσιν ἔθεν κιρκάβας αὐτὰς λέγουσιν, Ἔστι δὲ ἱερὰ τῆς Ἀθηνᾶς. Οἱ δὲ κικυμῶιδας, ὡς Καλλιμαχος ἄκαρτ' ἀγαθὰ κικυμῶτις ». Καὶ Ὀμηρος ἡ γαλκίδα κτλ. « Tel est le cri des chouettes, à ce qu'on dit, d'où le nom *kikkabai* qu'on leur donne. C'est l'oiseau sacré d'Athéna. D'autres les appellent *kikymoïdes*, ainsi Callimaque : « La kikymoïs tout à fait propice », et Homère, *Iliade*, XIV, 291.

Une glose d'Hésychius à *κικυμητις* indique le mot *γλαῦξ*; il ne faut sans doute pas corriger en *κικυμῶτις* (cf. *infra*). La scholie aux *Oiseaux* d'Aristophane est intéressante et précise, à l'exception peut-être de la référence à Homère, introduite un peu lâchement. Elle indique qu'il existait une tradition expliquant le vers de l'*Iliade* comme une allusion à la chouette. Sur *κικυμῶτις* nous sommes assez bien renseignés : Hésychius indique aussi le verbe *κικυμῶειν* qu'il explique par *δυσδλέπειν* et la forme étrange *κιχυθεῖν* (texte corrompu?) qu'il explique par *δυσωπειν* et *νοκτιλωπειν*. Le lexicographe Zonaras, suivant la même source, explique *κικυμῶειν* par *τοφλώπτειν*. Cette remarque sur le sens de la vue convient bien à la chouette, lorsqu'elle sort de jour, ce qui est assez fréquent. Le mot *κικυμῶτις* n'est donc pas surprenant pour désigner la chouette-chevêche. Il n'est pas employé par le seul Callimaque, comme le scholiaste nous l'apprend.

Il n'y a pas d'hésitation à avoir sur le mot *κιρκάβη*. C'est une onomatopée comme sa formation en *-βῆ* le montre bien. Outre ce nom, nous connaissons le verbe *κιρκαβάζω* (Aristophane, *Lysistrata*, 761). La chouette possède un registre de cris très varié : ki-you, gri-ou, vi-ou, yaou, et le cri répété kif-kif-kif-kif-kif. Le ki-you et le kif répété sont à l'origine de l'onomatopée. Mais à côté de *κιρκάβη*, nous connaissons par Hésychius les formes *κίκυβος* et *κίκυμος*, et, dans le *Corpus glossariorum Latinorum* le mot *κιρκάμη* donné comme équivalent de *noctua*. Le rapprochement

entre la forme κίκυμος et κικυμώϊς paraît s'imposer (κικυμώϊς de κικυμώϊεν formé lui-même sur κίκυμος?)¹. Mais l'alternance des formations en -μος et -μη d'une part et en -βος et -βη d'autre part est intéressante. S'est-elle produite par une influence du mot κύμινδης sur le mot κίκυβος ou par un rapprochement de sens entre les deux termes²? Ce n'est pas impossible ; et il a existé certainement, à côté d'une tradition considérant la kymindis comme distincte de la chouette, une autre tradition où les deux termes étaient synonymes. L'assimilation à la chouette s'explique peut-être par la mention d'Hypnos qui fait penser à la nuit, donc aux oiseaux nocturnes. Cette tradition devait être purement savante et poétique, et la scholie aux *Oiseaux* d'Aristophane en est peut-être l'ultime témoignage avec la mention du mot χαλκίς dans la *Souda*. Aristophane lui-même a-t-il considéré la kymindis comme un équivalent noble et poétique de γλαῦξ, dans le passage des *Oiseaux* 1180-1181? On pourrait le penser : placée aussitôt avant l'aigle qui évoque Zeus, en fin de vers, la kymindis est peut-être la chouette d'Athéna ; que l'on compare dans la même pièce aux vers 515-516 : « Zeus... est debout un aigle sur la tête, en tant que roi, sa fille a une chouette (ἡ δ' αὖ θυγάτηρ γλαῦχ') et Apollon en tant que serviteur un épervier. » Mais dans une tradition comme dans l'autre le cheminement est essentiellement littéraire, sans rapport avec la langue parlée. La kymindis d'Homère reste pour nous un mystère ; quelques Anciens l'ont interprétée comme la chouette athénienne ; mais leur interprétation ne peut nous donner le témoignage qui nous manque pour identifier l'oiseau homérique. Chose étrange, aucun texte écrit en ionien ne nous atteste le mot κύμινδης. Quant à χαλκίς, il est tout aussi obscur que κύμινδης, et le rapprochement avec χαλκός est peut-être purement fortuit.

En définitive trois mots sont bien attestés qui ont désigné en grec la chouette, l'*Athene noctua*, γλαῦξ, κικυμώϊς et κικυμάβη avec toutes ses variantes. On ne peut y rattacher avec certitude κύμινδης. Excepté le mot γλαῦξ, les termes attestés paraissent

1. Pour κικυμώϊς, on peut penser à un *κικύμη en face de κίκυμος Thompson signale la ressemblance entre le napolitain *cuccuniuggia*, *cuccuueggia*, le sarde *cuccumèu* et le mot κικυμώϊς. C'est douteux. Ces formes romanes rappellent mieux le grec moderne χουκου δαγία, attesté déjà dans une scholie à Oppien, *Hal.*, I, 170, et qui n'est pas autre chose qu'une onomatopée.

2. La tradition manuscrite d'Aristote présente la curieuse corruption de κύμινδης en κύβινδης. Déformation due à un copiste qui rapprochait κύμινδης de κίκυβος?

provenir du dialecte attique. Et seul le mot γλαῦξ s'étend dans toute la Grécité ; la langue moderne a conservé γλαῦκα. On peut s'interroger sur l'absence du mot γλαῦξ dans les poèmes homériques, alors que les plus anciens témoignages nous viennent du dorien. Le mot était-il alors inconnu en Grèce d'Asie et seulement employé en Grèce continentale ? Les Ioniens auraient-ils utilisé le mot d'emprunt κόμινδης ? Seul argument pour appuyer cette hypothèse, le grand nombre d'oiseaux cités par Homère, l'emploi de l'épithète γλαυκῶπις alors que γλαῦξ n'est pas employé et l'origine anatolienne du mot κόμινδης, si celui-ci désigne bien la chouette. Il faut avouer que c'est mince, et l'argument *ex silentio* n'est pas sans danger. De plus γλαῦξ est à l'origine un terme générique, dont l'emploi s'est précisé lorsque Athènes fit d'une espèce particulière son emblème national. L'influence croissante de la cité dans le monde grec, l'extension de sa monnaie (les pièces athéniennes frappées à l'effigie de la chouette s'appelaient des γλαῦκες : Aristophane, *Oiseaux*, 1106)¹ ont peut-être renforcé l'emploi du mot, en éliminant les variantes locales. Ce n'est qu'une hypothèse. Il faut tenir compte aussi des textes dont nous disposons : le mot γλαῦξ n'est pas fréquent chez les poètes, à l'exception des comiques.

En conclusion de cette étude, nous voulons souligner l'importance des fluctuations du vocabulaire, qui se situent dans un contexte complexe de réalités quotidiennes, de croyances religieuses, de faits littéraires, de faits sociaux, formant peu à peu la conscience des hommes telle qu'elle apparaît à travers leurs mots et leurs images et inséparables des transformations historiques. Le mot γλαῦξ dans ses rapports avec Athéna en offre un bon exemple. Tout en gardant la valeur d'un nom générique, il a pris à Athènes un sens précis, désignant une espèce particulière. Ce sens a pu s'étendre hors de l'Attique, étant donné le caractère presque universel du culte de l'Érgané. Mais à Athènes même ce culte eut quelque influence sur celui de la cité. Le mot γλαῦξ, et les images qu'il suggérait, avaient un sens beaucoup

1. On retrouve le mot γλαῦκες dans les inscriptions : *I. G.*, II, 678 b 76. Peut-être le comique Phérécratès (Kock 167 — Edmonds M. II 287) fait-il un jeu de mots avec κικκάθη en inventant une monnaie qui aurait cours aux Enfers, le κίκκαθος, plutôt en rapport avec κικκάθιν ou κικκάθιον, dont le sens est ἐλάχιστον, οὐδέν (Hésychius). Il est difficile d'évaluer cette monnaie et d'autres inventées aussi par Phérécratès, à cause de l'état corrompu où se trouve le texte de Pollux qui cite Phérécratès (9, 83) ; mais ces monnaies imaginaires n'étaient sans doute pas étrangères au système monétaire des Athéniens.

plus profond que renforçait l'histoire légendaire de l'Athènes primitive. Il ne reste pas moins intéressant de noter que seule la chouette fut empruntée à l'Ergané pour s'ajouter aux attributs de la déesse aristocratique et guerrière de l'Acropole. A ce propos, le cas d'Érythrées, colonie d'Athènes, est curieux¹. L'acquisition de la chouette par Athéna s'opère dans les conditions de la lutte des classes, devenue violente au VI^e siècle. Elle prouve l'ascension du *démos* qui se fit plus nettement sous la tyrannie de Pisistrate et après lui que sous l'archontat de Solon (ce qui correspond à peu près avec l'apparition du symbole de la chouette comme emblème officiel). Mais l'imagerie nationale reste malgré tout aristocratique dans ses traits essentiels ; c'est qu'en dépit de la montée du *démos*, la classe dominante reste l'aristocratie ; elle impose donc avec force l'existence de ses symboles, de tout ce qui fait son idéologie, même si celle-ci a dû se transformer au cours des luttes politiques ; cette idéologie aristocratique, en se manifestant par ses représentations, était partagée par les classes inférieures, pour devenir en fait l'idéologie nationale.

CLAUDE MEILLIER.

1. Les traditions sur Érythrées laissent supposer une histoire mouvementée et un peuplement complexe. Le fondateur mythique serait Érythros, fils de Rhadamanthe (Diodore, V, 7, 9 ; Pausanias, VII, 3, 4) ; mais une nouvelle fondation par les Athéniens eut lieu, avec la participation d'autres Ioniens, sous la conduite d'un des fils de Codros, soit Cnopus, soit Nélée (Strabon, XIV, 633 ; Polyen, VIII, 43 ; Élien, V. II., VIII, 6 ; Étienne de Byzance, Ἐρυθραῖ) ; cf. Büchner, *R. E.*, VI (1909), p. 584. Est-ce au temps de Codros que l'Athéna Polias reçut pour symbole la quenouille, ou plus tard ? On n'a pas trace d'un culte officiel de l'Ergané comparable à celui d'Athènes.

Je dois à M. Jean Defradas l'idée de développer cette étude, qui était à l'origine une contribution aux recherches du séminaire sur la religion grecque qu'il dirige à Lille. Qu'il trouve ici l'expression de ma profonde gratitude.